

Postface

Travailler, écrire, s'engager

Confronté au spectacle du travail physiquement ou psychiquement éreintant auquel il pense devoir prêter sa voix, l'écrivain éprouve un mal-être dont la composante à la fois existentielle, éthique et sociale l'engage à penser sa situation dans le monde et son rapport au réel. Il se trouve en position d'extériorité, quel que soit son désir d'immersion – de Simone Weil aux « établis » de la gauche prolétarienne des années 1960-1970, les expériences d'intégration d'intellectuels aux univers du travail manuel, à l'usine de préférence, ont été multiples –, précisément parce que le travail constitue pour lui un spectacle ou un cadre d'observation analytique et que travailler est une expérience de vie soumise à un processus réflexif délibéré, pensé comme un acte de revendication politique, au lieu d'être la vie même, l'existence immédiate, sans alternative. Ce mal-être issu de la rencontre avec l'altérité des mondes laborieux appelle une résolution littéraire qui entend transformer la conscience coupable en conscience vertueuse. Les écritures du travail (fictionnelles, documentaires, testimoniales) nourries par l'intensité de ce paradoxe qui les fonde, sont chargées de mission ; rarement contemplatives, elles se veulent proactives, révélatrices de vérités, initiatrices de changements, presque toujours indignées.

Ce schéma de répartition des rôles postule, pour reprendre à Vivien Poltier la formule qui pose la thèse de son essai, la « division du travail intellectuel et du travail matériel » ou la « séparation de la production intellectuelle et matérielle », c'est-à-dire à la fois un conflit d'univers de référence et de représentation, l'opposition entre

des savoirs et des savoir-faire et une fracture de classe. Il se fonde sur deux présupposés : l'écrivain n'est en principe pas un travailleur de métier (son activité d'écriture considérée comme le passe-temps des tours d'ivoire) et le travail dont il rend compte et qui exerce sur lui une grande force d'aimantation n'a rien d'épanouissant (il y est question d'aliénation, d'exploitation, de lutte sociale, de souffrance, de précarité et, parfois, de vocation et de valeurs rédemptrices). Même quand sa voix émerge de l'intérieur des mondes du travail – que l'écrivain soit issu des classes laborieuses et en témoigne en « transfuge » (le terme mis au goût du jour par Annie Ernaux a une belle fortune critique), ayant franchi non sans culpabilité les barrières sociales, ou qu'il soit un prolétaire en exercice –, il est contraint d'interroger son ancrage identitaire et discursif.

Pour se situer, la littérature du travail doit affronter trois ensembles de problèmes : celui de sa légitimité (ou de son procès en illégitimité) ; celui de son authenticité ou vérité de témoignage et adéquation du ton, nécessitant à la fois des choix énonciatifs, génériques, stylistiques et une réflexion de l'auteur sur sa position sociologique ; enfin, le problème de la destination du texte, de sa raison d'être, qui inclut la question du public, de la réception, et celle de la nature de l'engagement. Au point d'émergence de ces enjeux, dont il faudrait examiner l'évolution dans une histoire sociale des formes littéraires et des discours sur les fonctions de la littérature, une noble idée : l'œuvre littéraire doit s'intéresser à la vraie vie et avoir une utilité publique, voire politique. C'était le sens, en 1862, en guise de préface aux *Misérables*, de la phrase-manifeste de Victor Hugo (peu sujet au doute sur sa légitimité à dire la misère) :

Tant qu'il existera, par le fait des lois et des mœurs, une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers, et compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine ; tant que les trois problèmes du siècle, la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit, ne seront pas résolus ; tant que, dans de certaines régions, l'asphyxie sociale sera possible ; en d'autres

termes, et à un point de vue plus étendu encore, tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles.

Cette forme de littérature de dénonciation de l'injustice sociale, basée sur une démarche modérément impliquée de documentation de terrain, dont les carnets d'enquête de Zola pour ses romans constituent l'exemple le plus connu, est contemporaine des grandes mutations socio-économiques liées à l'industrialisation et, en réaction, des premiers débats sur le devoir d'engagement. Portée par une narration omnisciente, dont on ne dénoncera l'artificialité que plus tard, c'est une littérature que le doute n'a pas encore assaillie, qui croit à son utilité affichée sans états d'âme. L'apparition du trouble identitaire en matière de récits du travail et la querelle en légitimité faite aux prétentions des écrivains bourgeois à témoigner de réalités ouvrières dont ils n'ont qu'une connaissance superficielle datent de l'entre-deux-guerres et se précisent avec les débats sur la littérature prolétarienne. L'appel d'Henry Poulaille pour l'authenticité des expériences et de la langue qui les exprime comme valeur littéraire fondamentale est l'une des premières pierres jetées à la tête des bonnes consciences.

Un demi-siècle plus tard et quelques étapes plus loin – ayant passé en revue l'industrialisation, la mécanisation, la rationalisation, la disparition de la paysannerie, l'apparition et la disparition des classes ouvrières, la désindustrialisation, la délocalisation, la mondialisation, la culture et les procès d'entreprise, la crise, le chômage, la recherche d'emploi et l'entretien d'embauche, etc. – les écritures du travail ont fait du soupçon d'illégitimité et des conflits existentiels liés à l'engagement et aux idéologies leur ethos. Depuis les années 1980, l'intérêt croissant pour les univers de travail (l'usine et l'entreprise) décline en variantes formelles multiples les récits de la vie réelle ; récits ouvriers ou récits de filiation ouvrière, reportages, enquêtes et fictions concentrent une angoisse à la fois sociale, lourde d'enjeux économiques et politiques, et

mémorielle, imprégnée par une urgence à documenter des mondes en voie de disparition.

« Les écritures du travail sont-elles des écritures politiques ?¹ » demandent Aurélie Adler et Maryline Heck, soulignant « l'inconfort de l'écrivain contemporain, "travailleur comme les autres" » et « l'ambivalence qui pèse sur [son] statut », au XXI^e siècle. L'inquiétude, l'indignation, la solidarité avec les exploités du capitalisme, l'inconfort intellectuel sont-ils les ingrédients suffisants de l'engagement ? Vivien Poltier explore cette zone conflictuelle où s'exposent les contradictions entre le travail des mains et celui des esprits qui en élaborent le récit. Porté par un domaine de recherche en pleine expansion, dans le sillage des travaux récents de Dominique Viart, de Corinne Grenouillet, de Paul Aron, de Xavier Vigna ou de Thierry Beinstingel² pour n'en citer que quelques-uns, il fait entendre une voix forte et un questionnement d'une impérieuse actualité. Son champ d'investigation est constitué de trois textes contemporains – *Le Lami-noir* de Jean-Pierre Martin (1995), *Le Quai de Ouistreham* de Florence Aubenas (2010) et *Les Fils conducteurs* de Guillaume Poix (2017) – qui fonctionnent comme des structures empiriques et conceptuelles de compréhension de ces conflits et des aménagements posturaux et stylistiques qu'ils exigent. Avec le roman de Guillaume Poix qui situe sa fiction dans la décharge de déchets électroniques d'Agbogbloshie au Ghana, alors qu'il ne

1 Aurélie Adler et Maryline Heck, « Introduction », in A. Adler et M. Heck (éd.), *Écrire le travail au XXI^e siècle : Quelles implications politiques ?*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 2016.

2 Dominique Viart, « Écrire le travail. Vers une sociologisation du roman contemporain ? », in Gianfranco Rubino et Dominique Viart (éd.), *Écrire le présent*, Paris : Armand Colin, 2013 ; Corinne Grenouillet, *Usines en textes, écritures au travail. Témoigner du travail au tournant du XXI^e siècle*, Paris : Classiques Garnier, 2014 ; Paul Aron (éd.), *Écrire le travail, Initiales*, n° 45, 2011 ; P. Aron, « Éléments pour une poétique de l'écriture du travail et des travailleurs », *Intercambio*, vol. 5, 2012 ; Xavier Vigna, *L'Espoir et l'effroi. Luttres d'écritures et luttres de classes en France au XX^e siècle*, Paris : La Découverte, 2016 ; Thierry Beinstingel, *La Représentation du travail dans les récits français depuis la fin des Trente Glorieuses*, thèse de doctorat sous la dir. d'Hervé Bismuth et Jacques Poirier, Université de Bourgogne-Franche-Comté, 2017.

s'y est lui-même jamais rendu et que sa familiarité avec le sujet est une expérience esthétique, médiatisée par la photographie, Vivien Poltier interroge les limites (voire l'obscénité), en termes d'éthique et de vérité ou de crédibilité littéraire, de l'esthétisation à visée morale de la misère.

Aux antipodes de la fable morale, le récit de Florence Aubenas permet de penser le statut paradoxal du reportage d'immersion qui aspire, par une double fonction informative et testimoniale, à une action sociale immédiate ; émanant de l'intérieur d'une expérience vécue du travail précaire présentée comme transparente et en prise directe, véridique, sur le monde, cette forme engagement se heurte à la fois aux paradoxes du dispositif expérimental que la journaliste se donne comme cadre, aux tensions entre son succès médiatique et l'anonymat revendiqué de sa démarche immersive, et aux impensés de la langue néolibérale au sein du discours de démonstration éthique.

La lecture de la fiction autobiographique de Jean-Pierre Martin, récit du désenchantement, est l'occasion pour Vivien Poltier d'ouvrir une perspective critique sur la notion d'engagement et sur la possibilité même d'une littérature engagée. Revenu des illusions de la gauche prolétarienne et des vocations transsociales, de l'« utopie d'une langue qui forcerait le réel ³ », du militantisme idéologique, de la foi aux insurrections, Jean-Pierre Martin est un « établi » repenté qui signe les désillusions de toute une génération. L'engagement social de l'intellectuel comme imposture, le désengagement (ou « dégage ment ») comme argument de raison, de maturité et de vérité, la tension entre deux positions biaisées de l'intellectuel, entre idéologie et dépolitisation, avec, autre forme du conflit intérieur, la culpabilité de la dépolitisation à lire comme un mécanisme sociologiquement et historiquement limpide donnent la mesure des conflits des identités dans les écritures du travail en tant qu'expérience vécue de l'altérité.

3 Jean-Pierre Martin, *Le Laminier*, Seyssel, Champ Vallon, 1995, p. 20.

Vivien Poltier a l'audace de sa démarche, aux tonalités parfois polémiques, dans un texte qui dialogue avec la philosophie de Sartre et avec la sociologie de Bourdieu. Il livre une prise de position critique sur les contradictions intellectuelles et identitaires des écritures du travail et sur les apories de l'engagement, dont la synthèse est paradoxalement un plaidoyer pour l'engagement.

Marta Caraion